

Marcel Ventura

Du vide au manque *

L'objet

Le concept d'objet *a*, qui traverse l'œuvre de Lacan et auquel il accorde une place principale, se construit tout au long de ses séminaires, reformulé sans cesse dans l'après-coup.

Sans trop s'y attarder, on voit bien qu'il place dans le schéma L¹ un « *a* » mais en tant qu'objet du moi, qu'il définit à son tour comme « ce qui se reflète de sa forme (celle du moi) dans ses objets ».

Dans cette lignée, deux ans plus tard, dans le *Séminaire V, Les Formations de l'inconscient*, au cours des ébauches de ce qui sera ensuite appelé le « graphe du désir », Lacan nous montre une formule² en apparence identique à celle du fantasme – ($\$ \diamond a$) –, mais ici encore ce « *a* est l'autre avec minuscule, l'autre pour autant qu'il est notre semblable, et son image nous arrête, nous captive, nous soutient³ ».

C'est dans « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache » qu'il nomme pour la première fois l'« objet *a* » en tant que concept, qui est non plus le semblable avec qui pourra se jouer l'identification narcissique, mais d'une façon nette l'objet du désir : « *a*, l'objet du désir, au point de départ où le situe notre modèle, est, dès qu'il y fonctionne [...], l'objet du désir. Ceci veut dire qu'objet partiel il n'est pas seulement partie, ou pièce détachée, du dispositif imaginant ici le corps, mais élément de la structure dès l'origine⁴. »

* Journées de l'EPFCL-France, « L'objet *a* de Lacan », 18 et 19 novembre 2006, Paris.

1. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (1955), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 548-5499.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, leçon 17, « Les formules du désir », du 26 mars 1958, éd. Esp. Paidós, p. 311.

3. *Ibid*, p. 319.

4. J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache : "Psychanalyse et structure de la personnalité" » (1958), dans *Écrits, op. cit.*, p. 681-682.

De même, dans le *Séminaire VII, L'Éthique de la psychanalyse*⁵, l'objet *a* est posé comme ce quelque chose qui choit de l'Autre primordial, objet impossible à symboliser, avec un statut réel, inaccessible et perdu à jamais du fait de l'accès du sujet au langage.

Peu après ce séminaire, dans « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », le graphe du désir présenté dans le *Séminaire V* prend sa forme définitive⁶, et le mathème du fantasme ($\$ \diamond a$) va proposer l'articulation du symbolique – présent sous la forme du $\$$ – avec l'objet *a* en tant que réel, et avec la face imaginaire de cet objet.

C'est peut-être dans le *Séminaire VIII, Le Transfert*⁷ que se dessine nettement l'objet *a* comme cause – même si le terme d'« objet cause » n'apparaît que dans le *Séminaire X*. Il ne s'agit plus ici d'un objet désirable mais d'un objet qui pousse à désirer, *agalma* qui se dérobe toujours, ce qui est même la condition de son existence.

On pourrait continuer ce parcours que Lacan n'arrête jamais tout au long de son enseignement, mais mon exposé fait référence au vide et au manque, ainsi qu'à leurs rapports, et j'essayerai de m'y tenir.

Le vide

J'ai choisi pour cela de partir d'un texte cité plus haut, le *Séminaire VII, L'Éthique de la psychanalyse*, car l'objet *a* y montre déjà sa nature de réel, et parce que Lacan y aborde, de la main du potier, la question du vide.

Il fait référence à « la dialectique de l'être » telle que l'étudie Heidegger à partir de *das Ding* et de son allusion au vase, pris comme signe par excellence de la présence humaine et qui, au-delà de la matière dont il est fait, peut être considéré selon Lacan comme « le premier signifiant façonné des mains de l'homme [...]. C'est bien le vide qu'il crée [...]. Le vide et le plein sont introduits par le vase dans un monde qui, de lui-même, ne connaît rien de tel⁸ ».

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, 1959-1960*, éd. Esp. Paidós, 1988.

6. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » (présenté à Royaumont en 1960, écrit en 1962), dans *Écrits, op. cit.*, p. 816.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert, 1960-1961*, Paris, Seuil, 1991.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, 1959-1960, op. cit.*, leçon 9, 27 janvier 1960, p. 149.

Ce monde du réel en vient à être troué – évidé, dira-t-il dans d'autres séminaires – en son centre par le symbolique. Paradoxalement, c'est seulement cette béance – ce vide – qui pourra en quelque sorte prétendre à la représentation de la Chose, car quoi de mieux qu'un vide pour représenter ce qui n'est pas représentable ⁹ ?

Dans ce même texte et prenant appui sur Sade, Lacan parle du « vide central », comme lieu de la jouissance, à l'approche duquel le corps du prochain se morcelle explicitement en objets partiels. Et autour de ce vide – et pas en son centre, dit-il – vient s'ordonner et s'articuler la voie de la sublimation du désir ¹⁰. On peut donc y lire une certaine opposition entre le vide et les bords qu'il dessine, sur lesquels j'entends que prend appui le manque, qui sera abordé plus tard, ou encore une opposition entre la jouissance pulsionnelle et la sublimation ou le désir. Bien sûr, le terme « vide » est utilisé parfois au sens de manque, faute, etc., mais il est utile à notre propos de continuer encore à soutenir l'écart.

Dans ce parcours, il faut se référer au travail que Lacan développa régulièrement avec François Cheng ¹¹ pendant des années, et qui se termina autour de 1974 – date précisément du séminaire « RSI » – bien que leurs rencontres de gai savoir continuèrent mais plus espacées dans le temps.

Cheng parle des textes que Lacan étudia en détail ¹², dans lesquels se décrit ce que les anciens Chinois appelaient *l'haleïne, le souffle*, comme principe créateur de la vie, qui engendre « en même temps l'esprit et la matière, le *Un* et le multiple, ses formes et ses métamorphoses ¹³ ».

Mais avant toute chose fut le *Vide originel* d'où émana, d'où surgit ladite *haleïne primordiale*, le *Un*, qui va se diviser en deux *haleïnes vitales*, le *yin* et le *yang*. Mais au cœur de cette dualité s'interpose le Trois, qui n'est autre que le *Vide intermédiaire*. Sans lui, le *ying* et le

9. *Ibid.*, leçon 10, 3 février 1960, p. 160.

10. *Ibid.*, leçon 12, 2 mars 1960, p. 193.

11. F. Cheng, *Le Vide et le Plein*, Paris, Seuil 1991, et *L'Écriture poétique chinoise*, Paris, Seuil, 1996.

12. Laozi, *Le Chemin et son pouvoir*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1979, en particulier chap. XLII.

13. F. Cheng, « Conférences 1998-1999 », dans *Lacan : el escrito, la imagen*, Méjico, Ed. Siglo XXI, 2001, p. 165-189.

yang perdraient tout rapport entre eux, ou bien resteraient figés dans une opposition stérile. Au contraire, ils accèdent à travers lui à un champ où sont possibles la distance autant que l'interaction. L'haleine du *Vide intermédiaire* est donc loin d'être un lieu neutre, un rien, car il impulse l'échange au sein du deux, le changement continu. Il n'y a qu'une seule chose qui ne change pas : le *Vide* lui-même, seul qui n'est pas tarissable et jamais ne trahit – *Vide* au centre de toutes les choses, même les plus solides, néanmoins toutes aussi changeantes ¹⁴.

En rapport avec cette haleine, ce souffle intermédiaire dont la fonction est de soutenir la différence autant que le contact, citons au passage François Tosquelles – bien connu par son implication dans la psychiatrie française pour tenter de faire des services psychiatriques de vrais lieux d'accueil et de traitement – et son insistance sur le rapport thérapeutique établi à partir du *soupir de compassion* tel que le développe Avicenne, qui loin d'en rester à la charité vise ce qui peut nous rendre disposé à être atteints par la différence de l'autre, et à écouter en dehors de l'idée de faire le bien ou d'autres préjugés.

La religion de Moïse n'est pas non plus étrangère, on le sait, à l'idée du « vent de Dieu » ou encore à sa « parole » créatrice autant que nommante ¹⁵.

En revenant à l'enseignement de Lacan, quinze ans après le *Séminaire VII* auquel on faisait référence on rencontre de nouveau, dans le séminaire « RSI », le concept de *vide* « inaugural », qui instaure le deux, avec un effet, si on peut dire, de complexification du monde. C'est ainsi que serait engendré l'inconscient. Je cite : « L'inconscient, c'est le réel. Je mesure mes termes si je dis : c'est le réel en tant qu'il est troué », et troué par la seule chose qui en soit capable, « à savoir ce que j'appelle le symbolique, en l'incarnant dans le signifiant [...] le signifiant fait trou dans le réel, et le résultat est l'inconscient ¹⁶ ». Dès lors sont créées deux entités – le trou et ce qui reste « extérieur » à lui –, deux espaces différenciés et nommables, qui n'existaient pas avant cet acte, en tout cas seulement en puissance.

14. *Ibid.*, p. 171.

15. *La Biblia de Jerusalén-Génésis*, Bilbao, Desclée de Brouwer, 1975, p. 13.

16. J. Lacan, Séminaire XXII, « R.S.I. », *Ornicar?*, n° 5, leçon du 15 avril 1975, p. 50.

En ce sens Lacan peut dire que « le symbolique tourne en rond mais il ne consiste que dans le trou qu'il fait ¹⁷ ». Il le cerne, il en est le bord, ce qui y fait limite, mais en essence il se réduit à l'opération de trouage.

Il ne s'agit pas de trop imager. Lacan nous en prévient dans « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » en suggérant de mettre à la corbeille le schéma I s'il va « aider quiconque à oublier dans une image intuitive l'analyse qui la supporte ¹⁸ ». Mais tout de même, quand il dit dans « RSI » que le trou engloutit, cela suggère que quelque chose – le refoulé primordial – est passé dans le vide, disparu, mais qui doit bien être dans un certain espace, non géographique mais logique et donc nécessaire. Il dit d'ailleurs que ça engloutit mais aussi bien qu'« il y a des moments où ça recrache. Ça recrache quoi ? Le nom, le Père comme nom ». Il ajoute : « Ça comporte l'interdit de l'inceste, et ça se propage du côté de la castration ¹⁹. »

Le manque

On peut dire que, arrivés à ce point de la théorisation de Lacan, on n'en reste pas au vide, car ce qui a été engendré, recraché, le Nom-du-Père, ouvre le pas au manque et à la production de l'objet *a*, en rendant pensable non seulement un inconscient où le sujet reste indéterminé (S) ²⁰, un savoir insu comme effet de l'aliénation dans et par le signifiant, mais un sujet qui aura à répondre de sa position éthique...

Pour essayer de mieux comprendre, on peut dire que le vide inaugural a trait à ce moment où le vivant naît comme parlêtre dans l'affirmation primordiale – la *Behajung* freudienne – en acceptant les signifiants que l'Autre lui tend, en s'aliénant ainsi dans les circuits de la demande. Cette opération est absolument solidaire de la constitution du refoulé originaire, l'*Urverdrängung*, espace des premières inscriptions à jamais perdues, représentations d'une jouissance depuis

17. *Ibid.*, leçon du 15 avril 1975, *Ornicar?*, n° 5, p. 53.

18. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », art. cit., p. 574.

19. J. Lacan, Séminaire XXII, « R.S.I. », *Ornicar?*, n° 5, leçon du 15 avril 1975, p. 54.

20. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, leçon du 22 janvier 1964, « L'inconscient freudien », p. 28.

toujours entamée puisque prise dans le langage. On en est au premier temps logique.

Lacan nous dit : « Que du symbolique surgisse le réel – c'est ça, l'idée de création – n'a rien à faire avec le fait que, dans un second temps, un nom soit donné à chacun des animaux qui habitent le Paradis. De quelle nomination s'agit-il dans ce que j'indique d'un *Ns*²¹ ? » Il y a donc un premier temps qui peut être considéré comme créateur puisqu'il a trait à la constitution du sujet dans le champ de l'Autre, en un sens porté passivement par les signifiants de son entourage, à différencier d'un deuxième temps où il y a gain de nomination, où le sujet aura à faire un choix spécifique, qui se jouera non pas autour du vide mais autour de son manque à lui.

Comme on le lit dans le *Séminaire X*, en venant interférer dans sa jouissance des objets partiels, l'Autre va sommer le sujet de céder quelque chose de son propre corps, à s'en séparer. L'angoisse tient avant tout à cette exigence plutôt qu'à la cession même de l'objet partiel. Lacan spécifie qu'elle est « antérieure à la cession », et qu'elle se relie « d'une façon complexe » avec le désir de l'Autre, partant du fait que « je ne sais pas quel objet *a* je suis pour son désir ». C'est donc l'énigme du « que me veut-il ? » qui est menaçante, et elle va se résoudre avec le paiement de la livre de chair, choix forcé d'une cession qui permettra le désir et non plus la jouissance fixée à un objet auquel il s'identifiait.

Pour qu'il fasse ce choix, ce « consentement », il faut qu'il sente la menace d'être un possible objet de la jouissance énigmatique de l'Autre. Mais il faut aussi que l'Autre se montre barré, non seulement dans le fait de demander le renoncement à l'objet mais dans son propre renoncement à en jouir, transmettant sans trop d'équivoque que la cession est orientée pour l'enfant vers un gain au niveau de l'être et qu'elle reste une décision du sujet, en lui attribuant de ce fait une subjectivité. En ce sens Lacan dit que l'Autre convoque l'enfant « à se manifester comme sujet, sujet de plein droit, sujet qui, arrivé là, doit donner ce qu'il est²² ».

21. J. Lacan, Séminaire XXII, « R.S.I. », *Ornicar?*, n° 5, leçon du 15 avril 1975, p. 65.

22. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, leçon 25, du 3 juillet 1963.

Par ailleurs, c'est la production même de l'objet *a* qui barre l'Autre – Lacan dit dans « RSI » qu'il le raye – et c'est en acceptant une perte que le sujet va pouvoir enfin se séparer.

La crainte de la castration indique une certaine reconnaissance de l'Autre de la loi mais lui attribue une jouissance à châtrer, ce qui est bien différent de l'acceptation de la castration comme nécessaire, comme limite qui permet du coup la séparation de cet Autre et de ses idéaux.

Le sentiment de manque, de faute qui permet le désir axé au fantasme est le résultat du choix singulier du sujet qui provoque la formation de l'objet *a* en même temps que sa chute hors champ. Objet qui ne le constitue pas, ce sujet – à la différence de l'Autre du signifiant –, mais le cause.

Le cheminement de Lacan l'éloigne dans « RSI » – et dans les séminaires qui suivront – d'une quelconque priorité d'un registre sur un autre, et, s'il continue à parler de sujet, c'est en tant que « sujet causé par un objet ²³ », moins représenté dans la chaîne que parlêtre atteint dans son corps, dans son être par la jouissance.

Cela a des conséquences dans l'analyse, car il ne s'agira plus tellement de déchiffrer le sens des symptômes mais plutôt de mettre au jour la jouissance qui pénètre le discours, sa part de sujet, et ce qu'il voudra en faire... ou pas.

23. J. Lacan, Séminaire XXII, « R.S.I. », leçon du 21 janvier 1975, *Ornicar?*, n° 3, p. 106.